

UN PARADIS TERRESTRE

Humblement dédié aux collaboratrices du MONDE ILLUSTRÉ
et à M. Firmin Picard.

Depuis tantôt quinze ans, sous un ciel azuré,
Germent de tendres fleurs dans LE MONDE ILLUSTRÉ.
Les parfums enivrants de leurs soyeux calices,
Répandant sur les cœurs de suaves délices,
Ont souvent voyagé sur l'aile du zéphyr
Pour offrir leur rosée aux gouttes de saphir.

Le charmant gazouillis de la douce Fauvette.
L'arome précieux qu'exhale Violette,
Annonçant le printemps, consolent les douleurs
De l'âme, hélas, meurtrie et noyée en ses pleurs.
Dieu vous donna vos voix, ô riches sensitives,
Pour verser son amour dans les âmes captives
Aux cachots du malheur. Le Lierre des Bois,
Désertant la forêt, vient, joyeux, sous nos toits
Parler à notre esprit, en chasser la tristesse.
Reviens, reviens souvent, nous aimons ta jeunesse,
Ne reste pas au bois car ton style charmant
Qui sait si bien traduire un pieux sentiment,
Dieu ne l'a pas donné, dans sa sollicitude,
Pour orner de tes champs la triste solitude.
Noble Feuille d'érable, emblème et fier soutien
De l'ardent patriote, et du nom canadien,
L'histoire t'applaudit en son âme enflammée.
Je courbe aussi mon front devant Patrie Aimée.
O symboles puissants cueillis aux saints Parvis,
Conservez-moi toujours l'amour de mon pays.
Ah ! Ce n'est qu'à genoux, dans une ivresse folle,
Qu'un cœur patriotique adore son idole ;
L'extase le transporte aux portiques des cieux.
Sans jamais se lasser, conquis, silencieux,
Il voit le temps s'enfuir, l'effleurant de son aile ;
La mort ne peut le vaincre, il est toujours fidèle
Et son cher Canada, recevant son soupir,
Dans ses bras, souriant, le verra s'assoupir.

Quebec, ce vieux français, constant à sa devise,
Nous a donné Gilberte, une fleur de franchise.
Puis, nous avons encore, entretenant leurs voix,
Madeleine et Lucette et Paul Herda de Croix :
Quels sublimes concerts ravissent nos oreilles
Quand leurs suaves luths redisent ces merveilles,
Qu'on ne goûte qu'au ciel, dans le céleste cœur !

De la chronique enfin j'applaudis le vainqueur
En la fière Dora qui puisant dans l'histoire,
De l'ancienne commune a flétri la mémoire.
Sa plume a des accents si vrais en leurs éclats
Qu'on se sent entraîné sur ses valeureux pas.

Au sein de ce jardin, ce paradis terrestre,
Harmonisant l'accord de ce divin orchestre,
Une main bienveillante agence les couleurs
Et cueille les parfums de ces candides fleurs.
Puis, du MONDE ILLUSTRÉ son cœur ornant les pages
Au souffle des zéphyrs nous conduit aux rivages
De la félicité. Fervent littéraire,
Il est pour la jeunesse un père, un protecteur.
Gentilles fleurs, dressez vos séduisantes tiges ;
Ensemble saluons l'auteur de ces prodiges
Dont l'esprit, toujours grand, par vos voix inspiré,
Fait briller vos splendeurs dans LE MONDE ILLUSTRÉ.
Applaudissons aussi, gracieuses fleuriettes,
Celui qui, par son art, préside à ses toilettes.

PATRIOTE FLEURISTE.

A TIRE D'AILE

Quand on arrive, le soir, et que, du train lancé à toute vitesse, on aperçoit, par l'échancrure des rues aussitôt dépassées, New-York, dans une vapeur rouge sillonnée par les feux des becs de gaz et des lumières électriques, lignes d'étincelles qui se croisent en tous sens, le spectacle est étrange et féérique. La grande métropole américaine porte majestueusement son nom. Ici, aujourd'hui, nous sommes presque en été. L'air printanier est déjà tout embaumé du parfum des lilas et des roses ; une fraîcheur vive, j'allais dire chaude, nous saisit ; de vifs rayons de lumière frappent çà et là les façades des immenses bâtisses qui s'élèvent à perte de vue... et dans les squares l'herbe toute mouillée étincelle aux premiers rayons du jour.

Le rêve, ce léger esquif dont nous nous payons tous souvent le luxe peu coûteux, en apparence, m'avait souvent amenée ici : aussi, est-ce une vive joie pour moi de voir enfin cette grande cité et de visiter ses sites enchanteurs : Central Park, Riverside Square, Clairmont, Mount Morris, Battery Park, etc.

Parmi ces promenades nombreuses, il n'en est pas de plus belle et de plus visitée que Central Park, dont les jardins ombreux ont près de trois milles de longueur et un demi-mille de largeur. Nulle part comme ici, on ne rencontre ces mystérieuses harmonies que la plume ni le pinceau ne peuvent fixer, mais dont le souvenir reste ineffaçable. Je ne saurais vous chanter ce que murmurent ces ombrages, ces oiseaux dont rien ne trouble les concerts, et cet lac où se reflètent le ciel, les arbres et les buissons de roses et de reines-marguerites.

Bien souvent, à l'un de mes moments de halte dans le marché, de repos dans mes courses sans nombres, je m'y arrête en passant. Les enfants s'y amusent délicieusement, non seulement entre eux, mais avec des écureuils apprivoisés qu'ils attirent à l'aide de *peanuts*.

Rien de plus gentil que ces petites créatures. Il faut les voir à l'œuvre : leurs petites pattes agiles attrapent l'amande au vol, puis, ils tournent sur eux-mêmes, et avec un mouvement vif et souple courent enfouir leur trésor dans une cachette introuvable, et, reviennent immédiatement à la charge.

Cette nature admirable que Dieu, dans sa tendresse infinie, a créée pour nous, est merveilleuse ; l'étudier devrait être un de nos plus intimes bonheurs. Pourquoi ne pas soulever plus souvent un coin du voile qui couvre à nos yeux de ravissants tableaux ? Pourquoi dédaigner les joies simples, les plaisirs charmants que le Divin Créateur a semés sous nos pas ? Lafontaine avait compris, lui, et ses fables en font foi. Le spirituel bonhomme était bien distrait et j'ai lu quelque part, je ne sais plus trop où, qu'un bon jour, devant dîner chez une amie, il s'attarda et n'arriva qu'à la nuit. Il s'était amusé à suivre l'enterrement d'une fourmi jusqu'à la sépulture. Si j'allais faire comme lui, et suivre jusqu'à la sépulture les petits écureuils de Central Park que penseriez-vous de

Fauvette

M. GLADSTONE

Il est mort, cet homme qui remplit le monde entier de son nom. S'il eut des défaillances—que celui qui n'en a jamais eu, lui jette la première pierre !—, il sut rester grand toujours, il sut aimer sa patrie comme on doit l'aimer : sans opprimer le pauvre, le faible, l'ouvrier.

Il prit la défense de l'Irlande opprimée ; il fut le seul homme d'Etat, en Europe, osant blâmer son égoïste pays, les puissances d'Europe, de leur lâcheté ou de leur trahison dans la guerre de Grèce et de Turquie l'an dernier.

M. Gladstone naquit le 20 décembre 1809, à Liverpool, la grande cité maritime rivale des plus grands ports. Il étudia au collège d'Eton, prit ses grades à l'Université d'Oxford.

Il fut tout d'abord fanatique dans l'hérésie, n'admettant d'autre Eglise, pour l'Irlande même, que l'Eglise nationale. Il commit aussi la lourde faute de voter l'admission des Juifs au Parlement—alors que l'intérêt absolu de toute nation, y compris la nôtre, est de les chasser de partout où ils savent se fourrer par leurs ignobles bassesses.

Il ne sut pas toujours juger sainement les gouvernements contemporains : il eut le triste courage d'accabler les faibles, écrivit contre les prétendues persécutions napolitaines, traita de l'Histoire des Etats Romains, etc.

Il encourut la disgrâce nationale durant la guerre de Crimée en 1854, fut renversé du pouvoir en février 1855.

Dès 1866, il changea sa manière de voir quant à l'Eglise nationale, et commença, dès lors à se montrer mieux disposé envers les catholiques. Le Parlement, après trois mois de débats, adoptait un projet de loi qu'il avait présenté, retirant moyennant justes compensations la dotation écrasante dont l'Eglise protestante d'Irlande jouissait, au grand scandale des

nations civilisées, au grand dommage de l'Irlandais épuisé. La Chambre Haute, fanatique comme peut l'être un sénat où le peuple n'a pas la faculté d'envoyer des hommes choisis par lui, rejeta le bill.

Tenace comme tout Anglais, M. Gladstone présenta ce Bill plusieurs fois de suite. Enfin, en 1871, le 1er janvier, l'Eglise protestante avait cessé de pouvoir sucer jusqu'à la dernière goutte du sang Irlandais catholique.

Il tint une conduite digne d'un fils d'Albion, durant la guerre de France et de Prusse, surtout en 1871.

Il apporta de grandes réformes, en fait d'économies principalement aux ministères d'Angleterre, mais cependant, devenait de plus en plus impopulaire.

Il écrivit contre l'Infaillibilité et les doctrines du *Syllabus* : on nous permettra de ne point le juger en cela, il n'y connaissait rien.

Il eut le courage de proposer une mesure de libération pour l'Irlande, en lui accordant son autonomie ; il fut battu, par la Chambre Haute encore, vieille institution comparable, tout au plus, pour ses idées rétrogrades, à ces tribunaux d'Inquisition que les protestants voudraient si bien mettre sur le dos des catholiques et du Saint-Siège—quand ils savent que c'était un instrument de domination dont usaient les rois d'Espagne et de France malgré les Papes.

M. Gladstone sut brûler ce qu'il avait adoré, adorer ce qu'il avait brûlé. Il montra la grande libéralité de son esprit par l'amitié qui l'unit aux Princes de l'Eglise catholique à la fin de sa vie—et comme il parut agir toujours avec une conscience droite, même lorsqu'il attaquait l'Eglise catholique et ses dogmes, nous osons espérer que Dieu lui aura fait miséricorde.

Firmin Picard

HEURES DE TRISTESSE

L'hiver s'est enfui pour faire place au printemps, qui apporte avec lui les beaux jours, la gaieté, le temps doux, et qui fait luire au firmament le brillant soleil. Tout renaît : les arbres sont chargés de bourgeons, et vont bientôt reprendre leurs feuilles ; les oiseaux que le froid avait chassés reviennent nous faire entendre leurs charmants gazouillis. En un mot, la nature qui s'était endormie pendant l'hiver, s'éveille pour réjouir l'homme.

Toi seule, jeune fille, au lieu de reverdir, tu déperis. Ta frêle santé s'en va. La bise a soufflé trop fort sur cette pauvre créature et l'a mise sans forces. Regarde-toi : vois, comme tes yeux sont entourés d'un grand cercle noir, comme tu es pâle et comme tes mains sont amaigries. Tu as à peine dix-huit ans, et déjà il te faut quitter la vie.

Oh ! non, cela ne se peut pas. Il faut à tout prix que tu reviennes à la santé ! Dieu ne permettra pas que tu meures, si jeune ! Tes joues vont reprendre le ton rose qui, depuis si longtemps, les a quittées. Tes yeux languissants vont reprendre leur vigueur. Après un rude combat, la jeunesse restera victorieuse. Dix-huit ans ! mais ce n'est que le commencement de la vie, nous n'avons qu'un pas de fait. C'est l'âge où l'on fait des rêves dorés et où l'on bâtit des châteaux en Espagne ; c'est aussi l'âge des illusions, qui ne s'évanouissent que trop tôt, hélas !

A dix-huit ans, on compare la jeune fille à un bouton de rose qui vient de s'épanouir, qui embaume l'air de son délicieux parfum et qui charme tous ceux qui l'entourent.

Pourquoi ce beau temps s'enfuit-il si vite ?...

Mais, chassons bien loin ces sombres pensées. La vie est si courte qu'il faut en profiter. Amis, réjouissez-vous, amusez-vous honnêtement. Je vais dire avec Hermance : " Vous avez dix-huit ans aujourd'hui, demain vous en aurez vingt-cinq."

Montréal, mai 1898.

LUCETTE.